

PENSÉE
DE MALEK
BENNABI

34) Bennabi et C.G. Jung

Bennabi a étudié avec beaucoup d'intérêt l'œuvre de Jung⁽¹⁾. Il se réfère à sa théorie de l'inconscient collectif et à ses notions de «persona» et d'«anima», et reprend parfois à son compte sa terminologie. C'est ainsi qu'il écrit dans *Le problème des idées dans la société musulmane* (1971) : «Le degré de sociabilité varie, selon la psychologie de Jung, par rapport à ses deux types : l'extraverti découvre le monde des personnes plus rapidement que le type introverti... En gros, l'Europe fera dans sa culture la synthèse des choses et des formes, de la technique et de l'esthétique, tandis que l'Orient musulman fera la synthèse des idées du vrai et du bien.

Dans l'ordre historique, l'islam succède à Rome. Il cultivera les vertus et les idéaux les plus élevés, mais ne sera ni technicien ni industriel. L'Occident, qui viendra après lui, le sera jusqu'à l'excès : il sera matérialiste et impérialiste.

Ce schéma ne correspond pas à une certaine phase de l'histoire, mais à toute l'histoire dont le pendule marque de ses deux battements les diastoles et les systoles de la civilisation universelle. Tantôt c'est l'apogée d'une culture et le périgée de l'autre, et tantôt c'est l'inverse... C'est tantôt l'apogée de la civilisation où les choses sont centrées autour de l'idée, et tantôt l'apogée de la civilisation où les idées sont centrées sur la chose.»

Jung (1873-1961) a mis en scène dans son œuvre deux personnages empruntés à un poète tragique allemand, Carl Spitteler : Prométhée le solitaire, qui rappelle Zarathoustra, et son frère Epiméthée. Ce dernier vend son âme en échange d'une royauté. Contrairement au Faust de Goethe, il ne la vend pas à Lucifer (Méphistophélès) mais à un ange du Bien. C'est à partir de la symbolique de ces personnages mythiques que Jung a forgé ses concepts de «persona» (l'être extérieur) et d'«anima» (l'être intérieur), l'extraverti se retrouvant dans la persona, et l'introverti dans l'anima. Bennabi n'a pas seulement repris et adapté à ses vues les types psychologiques de l'introverti et de l'extraverti mis en valeur par Jung, mais également le principe de l'alternance des cultures. Selon Jung, c'est tantôt l'équivalent chez Bennabi de la culture de civilisation qui prévaut, caractérisée par la grande dépense d'efforts consentie en faveur des valeurs morales et intellectuelles, et tantôt l'équivalent de la culture d'empire, soucieuse de dominer la nature, les techniques et le monde.

Cette alternance des cultures se retrouve chez les Hindous sous le nom de «vita contemplativa» et de «vita activa», dans la mythologie grecque sous le nom d'Apollon et de Dionysos, dans la philosophie chinoise sous les aspects du taoïsme et du confucianisme. La Grèce a privilégié l'idée, la Raison, au détriment de l'usage et de la pratique ; elle a découvert les principes scientifiques fondamentaux mais n'en a pas fait des applications ; elle a développé une conception esthétique de l'univers alors que la civilisation qui lui succédera, Rome, aura peu d'es-

prit, peu de génie, mais brillera dans les conquêtes, les institutions et l'organisation. C'est cette idée que Spengler exprime quand il écrit : «Le Romain est le successeur de l'Hellène... Sans âme, sans philosophie, sans art, raciste jusqu'à la brutalité, attaché sans vergogne au succès pratique, il se dresse comme une barrière entre la culture hellénique et le néant... Ame grecque et intelligence romaine... Telle est aussi la différence entre culture et civilisation... Et cela n'est pas vrai que pour l'Antiquité. Le type de l'esprit fort, entièrement amétaphysique, surgit sans cesse... Il a exercé l'impérialisme babylonien, égyptien, indou, chinois...»⁽²⁾

Ironie du sort, le mot «culture» est d'origine romaine. En effet, Cicéron est le premier à l'employer dans le sens figuré, c'est-à-dire pour désigner les choses de l'esprit. Etymologiquement, «colere» dont dérive culture signifie entretenir, préserver, prendre soin. D'un autre côté, ce sont les Italiens qui sont à l'origine de la Renaissance qui a ouvert la voie de la modernité à l'Occident, alors que les Grecs ne joueront aucun autre rôle que celui qu'ils ont joué dans l'Antiquité. Galilée, Giotto, Léonard de Vinci, Michel Ange, Botticelli, etc., incarnent l'esprit triomphant de l'Occident et portent ses aspirations nouvelles. Le sophisme, le cynisme, l'épicurisme avaient eu raison de l'âme et de la raison grecques qui, dès lors, ont été définitivement évincées de l'histoire.

Parlant des Grecs qui ont inventé l'esprit scientifique mais répugné à en tirer des techniques, Plutarque prend l'exemple d'Archimède «dont les découvertes furent si nombreuses (et qui) avait néanmoins une telle élévation de pensée et de caractère qu'il entendit ne laisser aucun écrit sur ces arts qui lui avaient acquis la gloire d'être considéré comme un esprit surhumain et divin. Il estimait que la mécanique appliquée était vile... Il n'ambitionnait rien d'autre que les sciences dont la qualité et la beauté possèdent une valeur en soi, en dehors de toute utilité»⁽³⁾. S'agissant des réalisations techniques de son époque, Sénèque écrit : «Ce ne sont là qu'inventions d'hommes inférieurs... La sagesse trône sur les hautes âmes, elle n'enseigne pas la dextérité manuelle, elle est l'institutrice de l'esprit.»⁽⁴⁾

Dans l'ordre historique, l'islam succède à Rome. Il cultivera les vertus et les idéaux les plus élevés, mais ne sera ni technicien ni industriel. L'Occident, qui viendra après lui, le sera jusqu'à l'excès : il sera matérialiste et impérialiste. L'Occident a été dès les débuts de la Renaissance attiré par les horizons que lui offrait la science. Au XIII^e siècle, Roger Bacon (1214-1294) écrivait ces lignes extraordinaires : «On arrivera à construire des

vaisseaux qui, sans rameurs et conduits par un seul homme, vogueront comme les plus grands bateaux et même plus vite que s'ils étaient pleins de rameurs ; des voitures qu'aucun animal ne tirera et qui, telles le char lunaire des Anciens, évolueront avec une incroyable puissance ; des machines volantes avec lesquelles un homme placé au milieu d'un dispositif ingénieux, parcourra le ciel comme un oiseau ; des instruments qui, bien que de petite dimension, suffiront à soulever ou à baisser les plus grands fardeaux ; des dispositifs avec lesquels on pourra sans danger marcher sur l'eau ou plonger sous l'eau.»⁽⁵⁾

Un grand sinologue, l'Anglais Joseph Needham, auteur d'une œuvre en vingt volumes sur la science de la civilisation en Chine, répond à la question «pourquoi la science moderne n'est-elle pas née en Chine ?» en ces termes : «La loi de la nature dérive de la loi divine. Or, il est certain que les Chinois n'ont jamais eu la notion d'un dieu créateur. Si vous appartenez à la tradition d'Israël, du christianisme ou de l'islam, vous avez une conception du monde monothéiste. Les Chinois n'ont jamais eu une telle conception, ils ont pu s'en passer. Ni le taoïsme, ni le bouddhisme, ni le confucianisme ne s'interrogent sur la création du monde... Il n'y a pas d'idée de création dans ces philosophies ou ces religions. Il y a d'autres concepts. Le Tao imagine un dieu immanent au monde qui agit toutes les choses de façon intérieure, mais ce n'est pas exactement un panthéisme. Le taoïsme ne s'intéresse d'ailleurs pas plus à la destruction du monde qu'à sa création. Cela ne vaut pas la peine d'y réfléchir. Il y a d'autres facteurs intellectuels qui expliquent que la science moderne n'est pas née en Chine. Il y a, par exemple, le concept du temps... Les Chinois ont une conception du temps cyclique comme les Grecs et certaines philosophies indiennes... C'est là une différence fondamentale par rapport aux civilisations du Livre où le temps est conçu comme linéaire.»⁽⁶⁾

Les savants religieux et scientifiques qu'étaient Ibn Sina, Ibn Rochd, Ibn Tofaïl, Ibn Nafis et tous les grands personnages qui ont fait avancer la science au temps de l'islam vont bientôt laisser la place à des théologiens et des mystiques tournés vers le savoir religieux ou le salut individuel, loin de toute préoccupation sociale, économique, technique ou scientifique.

C'est dans la pensée de Maître Eckhart et dans les idées de la Renaissance et de la Réforme que se trouvent les germes qui porteront l'Occident à se tourner vers l'action. C'est à cette époque qu'est apparu «l'homme faustien». Spengler écrit : «La culture faustienne est une culture de la volonté... L'éthique faustienne tout entière est une ascension : perfectionnement du moi, action morale sur le moi, justification du moi par la foi et les œuvres.»⁽⁷⁾ L'éthique calviniste et le carthésianisme travailleront à l'unisson pour façonner le monde moderne et orienter

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



les hommes vers la production du bien économique et du bien moral. Le sens de la technique procède d'une volonté de contribuer à l'œuvre de Dieu sur la terre.

L'Allemand Paracelse (1494-1541), dont s'est peut-être inspiré Spengler, est l'auteur d'un texte célèbre où on peut lire : «La nature est si subtile dans ses œuvres qu'elle se refuse à nous servir si nous n'y mettons pas un grand art. Car elle ne nous décèle rien qui soit parfait et que l'homme ne doive parachever... Dieu ne veut pas que nous laissons son œuvre en l'état, mais que nous sondions et recherchions dans quel but elle est devant nous. Dieu a créé le fer, et non ce qu'il faut en faire. Tous les arts sont dans l'homme. Dieu en a ainsi disposé car dans la création il n'est allé nulle part jusqu'au bout. Dieu nous a donné le pain, mais non tel que le boulanger le produit ; il y faut trois vulcains : le paysan, le meunier, le boulanger...»⁽⁸⁾

Dans ce texte, la réussite ici-bas, le travail bien fait, le gain légitime sont vus comme «le signe extérieur d'un état de grâce intérieur». C'est l'accomplissement des «œuvres utiles» (*çalihate*) dont il est question des centaines de fois dans le Coran pour définir la foi, mais que les musulmans ont comptées comme étant des actes de charité facultatifs. La morale pratique diffusée par le calvinisme, le piétisme luthérien et plus tard le puritanisme

vont produire le monde moderne, la révolution industrielle, le progrès incessant. L'esprit technique occidental, on ne le sait pas toujours, est né dans les monastères : fusion du verre, fonte des cloches, travail des métaux, fabrication des orgues... ; la règle des moines est «Ora et Labora» (prière et atelier) ; les ordres monastiques des Franciscains, des Bénédictins et des Cisterciens deviendront célèbres pour leurs réalisations et la qualité de leurs produits (installations hydrauliques, métallurgie, tissage, tannerie, brasserie, minerais, construction d'églises...).